

Mais, à l'heure présente, elle s'enhardit, lève la tête, montre les dents.

Quel coup, Seigneur ! pour les bouilleurs de cru ! . . .

Eh bien ! voyez ce que c'est !

Jusqu'ici, Rose, jamais, au grand jamais, ne s'était arrêtée à la question des bouilleurs de cru.

Je vous demande un peu pourquoi elle y eût pris garde !

Et puis, la voici tout à coup, et tout à fait, retournée. . .

Le décès prématurée de Michalou a produit ce phénomène.

Comment cela ?

Vous ne devinez pas ? C'est pourtant bien simple ; bien innocent aussi !

—Qu'est-ce que vous diriez si Jacques remplaçait défunt Michalou à la chambre ? . . .

Pourquoi pas ?

Entre des compétitions qui, déjà se dessinaient, n'y avaient-ils pas moyen de se glisser et d'arriver bon premier, à la façon du " troisième larron " ; sans comparaison, bien sûr !

Il faudrait passer quelques mois à Paris, en ce cas !

En recevant, en rendant des visites, à la rencontre sur les remparts, comme au jardin public les " jour de la musique ", même au parvis de la cathédrale, après l'office, Rose, sans avoir l'air, insinuait " l'idée " à ses amis et connaissances.

Pas d'elle cette idée, on en avait parlé devant elle.

C'est singulier, hein ?

Si singulier que, de proche en proche, cela se répandit.

" Eh ! eh !

Il fit plus, il trouva la définition de l'affaire : " Candidature de conciliation. "

En sorte qu'un matin, cinq bons citoyens se présentèrent chez M. de Haultménil.

Une heure durant, ils conférèrent, et sitôt après leur départ, Jacques grimpa à la chambre de Rose, montrant un visage bizarre.

—Sais-tu, dit-il, avec une animation tout aussi bizarre. Sais-tu ? Non ? Je te le donne en

mille. Tu vas bien rire ! Figure-toi que ces gens-là . . . Sache, d'abord, que ce sont cinq délégués d'un comité électoral. Voyons, devine ce qu'ils sont venus faire ici !

—Te proposer la succession de M. Michalou, répondit Rose.

—Voilà tout ce que ça te fait ? Non, vrai, c'est fou, dis !

—Pourquoi ?

—Parce que . . . Mais parce que je n'ai jamais songé à siéger à la Chambre. Je ne fais pas de politique, moi.

—Il ne s'agit pas de politique, mon ami. Il s'agit de défendre les bouilleurs de cru ; ce qui, dans les Charentes, est d'un intérêt autrement important que la politique. Au surplus, toi seul, sans doute, en étais à ignorer que ton nom fût mis en avant ; car depuis trois semaines tu es l'objet de toutes les discussions en ville.

—Eh bien ! parole d'honneur ! répliqua Jacques, je ne m'en doutais pas ! Mon Dieu . . . ajouta-t-il, après avoir paru se consulter, les bouilleurs de cru . . . Je ne dis pas. Ils sont fort intéressants. Personnellement ils m'intéressent beaucoup ; mais beaucoup, les bouilleurs de cru. Cependant !

—Cependant ! . . . fit Rose.

—Je suis si tranquille ! Voyons !

—Ah ! si tout le monde pense comme toi, ils sont en mauvaise passe, les malheureux bouilleurs de cru.

—Tu crois !

—Demande à papa, à mes frères. Si les honnêtes gens les abandonnent, ne vois-tu pas que leurs ennemis vont triompher ? Adieu la prospérité de toute la région.

—A ce point ?

—Le plus grand danger est que leur cause tombe aux mains de ces politiciens, qui trafiquent de leur mandat, au profit de leur ambition personnelle.

—Diable ! fit Jacques frappé.

Mais se secouant :

—C'est égal ! reprit-il, je ne me fais pas à l'idée d'être député : je t'assure, Rose. A aucun moment, mes idées ne se sont tournées de ce côté-là.

(A suivre)